
Caro Baroja, Julio : *Le mythe du caractère national : méditations à rebrousse-poil*, traduit par Jean-Paul Cortoda[?], [titre original : *El mito del carácter nacional. Meditaciones a contrapelo*, 1970], Ed. Dufourg-Tandrup, Presses Universitaires de Bordeaux, 2001, 104 p.

Charles Videgain

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lapurdum/1068>

DOI : [10.4000/lapurdum.1068](https://doi.org/10.4000/lapurdum.1068)

ISSN : 1965-0655

Éditeur

IKER

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2002

Pagination : 367-368

ISBN : 2-86781-321-2

ISSN : 1273-3830

Référence électronique

Charles Videgain, « Caro Baroja, Julio : *Le mythe du caractère national : méditations à rebrousse-poil*, traduit par Jean-Paul Cortoda[?], [titre original : *El mito del carácter nacional. Meditaciones a contrapelo*, 1970], Ed. Dufourg-Tandrup, Presses Universitaires de Bordeaux, 2001, 104 p. », *Lapurdum* [En ligne], 7 | 2002, mis en ligne le 01 juin 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lapurdum/1068> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lapurdum.1068>

aussi le travail de Jean-Claude Larronde sur “le mouvement euskalerriste”.

La quatrième partie sur “les nouveaux savoirs et la basquité” (p. 142-226) met l’accent sur la “production discursive” en matière d’anthropologie physique, d’ethnographie, de linguistique. Là aussi, quelques remarques s’imposent. “Les essais de normalisation de l’alphabet basque” renvoient, selon l’auteur, à Chaho. Et pour les temps antérieurs, il faut au moins mentionner Joannes Leizarraga (XVI^e siècle), Axular (XVII^e siècle). En ce qui concerne “l’envers racial négatif de la basquité” (p. 154), P. B. se contente d’un simple recensement des publications sur le “thème racial” mais sans aucune mise en perspective historique désormais possible avec les travaux de chercheurs comme B. Cursente et Véronique Beriac.

P.B. souligne qu’au XIX^e siècle “la basquité se construit à la faveur de l’objectivation d’une somme de différences de même qu’elle s’incarne dans une carte” (p. 159). Mais le phénomène existe dans toute la France au XIX^e siècle. C’est le thème de l’anthropologie physique, du colonialisme fondé sur la supériorité des populations blanches de l’Europe. De ce point de vue, il n’y a pas davantage de singularité basque que de singularité française. Ou, dans un autre sens, il y a une “invention” du Pays Basque tout comme il y a une “invention de la France” pour reprendre le titre d’un ouvrage d’anthropologie (15). Reprenons la “production discursive” de l’histoire de France ; elle est aussi fondée sur le mythe de la “nation française” et de la “Grande nation”, avant et après 1789, relayé par le chauvinisme des sans-culottes, l’idéologie colonisatrice de la III^e République et de ses appareils d’Etat sur lesquels P.B. a d’ailleurs écrit jadis.

Manex Goyhenetche

Caro Baroja, Julio : *Le mythe du caractère national : méditations à rebrousse-poil*, traduit par Jean-Paul Cortoda[?], [titre original : *El mito del carácter nacional. Meditaciones a contrapelo*, 1970], Ed. Dufourg-Tandrup, Presses Universitaires de Bordeaux, 2001, 104 p.

Julio Caro Baroja n’est pas assez connu en français : on connaît surtout deux ouvrages fondamentaux comme *Les sorcières et leur monde* et *Le Carnaval*. Il faut donc saluer l’initiative qui voit publier un ouvrage dont le titre même est révélateur et dont tout l’intérêt est souligné dans l’introduction sous la plume de Bernard Traimond, du département d’anthropologie de l’Université Victor Segalen Bordeaux 2. Je formulerai cependant une remarque sur le caractère de nouveauté prêté à cette édition: en effet il n’est pas exact de dire que les deux ouvrages cités ci-dessus sont les seuls ouvrages de J. Caro Baroja publiés en français. Ce même *Mythe du caractère national* a bel et bien déjà été publié en 1975 à Lyon aux éditions Féderop, collection minorités nationales, dans la même traduction du même traducteur (appelé Cortada en 1975, Cortoda en 2001). La qualité de présentation de l’édition de 2001 est parfois défailante. L’introduction (elle est inédite quant à elle) souffre de quelques défauts de forme ; on trouvera par exemple une phrase identique à quelque chose près p. 8 en fin du deuxième paragraphe et p. 9 en fin du troisième paragraphe, et la cohérence du texte dans ces pages-là n’est pas assurée. La traduction elle-même méritait

d'être rafraîchie –certes l'écriture de Caro Baroja n'est pas des plus linéaires- et surtout elle aurait dû être mieux corrigée qu'en 1975 : voir par exemple le passage suivant p. 26 : « je considère que parler du caractère national.... *quelle que façon* que ce soit » ! Par-delà ces imperfections, reste que la méthode de travail de « don Caro », peu soucieux de grandes fresques sur des données de deuxième main mais se basant sur une érudition dense, est bien décrite. Reste aussi l'avertissement de J. Caro Baroja : « En somme, cette histoire de caractère national est un mythe menaçant et dangereux, comme le furent beaucoup de ceux de l'Antiquité païenne. Mais peut-être n'a-il pas leur grandeur et leur profondeur. C'est un mythe pour faire beaucoup et mal parler les gens de leur clocher, et Hume avait raison de dire que la masse le porte a des formulations extrêmes, et l'on entend par masse aujourd'hui bien des gens qui ne croient pas y appartenir ». Il faut lire don Caro.

Xarles Videgain

Descamps, Florence : *L'historien, l'archiviste et le magnétophone. De la constitution de la source orale à son exploitation*, Préface de François Monnier, Avant-propos de Dominique Schnapper, Comité pour l'histoire économique et financière, Ministère de l'économie, des finances et de l'industrie, Paris, 864 p., 2001. ISBN 2-11-091051-8

Malgré son titre et les institutions qui ont aidé à sa parution, je ne saurais trop inviter le dialectologue ou tout chercheur soucieux de recueillir de la matière orale à consulter cet ouvrage dont la richesse ne peut être exprimée en quelques lignes. J'ai eu l'occasion d'en tirer parti dans une intervention effectuée lors de journées organisées par J. Salaberria, I. Gaminde et al. au sein de l'UMR 5478 CNRS, avec le soutien d'Euskal-Ikaskuntza, à la Faculté de Bayonne en décembre 2001.

F. Descamps est pénétrée de son sujet tout en gardant la distance nécessaire et surtout – on n'insiste pas assez sur ce point– en ayant présentes à l'esprit toutes les phases d'un projet de collecte orale ainsi que sa faisabilité. Je n'ai pas lu son ouvrage dans la perspective d'un historien ni pour me situer dans la polémique entre tenants de l'histoire écrite ou de l'histoire orale. J'ai pensé à l'extraordinaire aide qu'apporte cet ouvrage pour quiconque – individu ou personne morale- veut lancer un chantier à partir d'enregistrements oraux auprès de locuteurs-témoins-informateurs considérés comme des ressources pour mieux connaître tel ou tel aspect relativement peu ancien de notre société, mais qui peut être en voie de disparition ou d'évolution accélérée, et ce en complément de l'écrit ou en son absence. Dans le désordre, je crois à la nécessité d'enquêtes sur le patrimoine immatériel comme les lexiques traditionnels (bouchers, marins, médecine populaire, pasteurs, charpentiers, etc.), sur les diverses organisations au sens large (partis, syndicats, groupes de pression et mouvements de contre-pouvoir), plus précisément sur la sociolinguistique à partir d'histoires de vie (auprès de ruraux bascophones venus en côte basque, de réfugiés, d'exilés : l'école de Chicago s'est beaucoup intéressée, pour des raisons diverses, à des gens ne faisant pas partie de l'élite) avec peut-être un accent à porter auprès des personnes âgées sur des thèmes comme l'école, la mécanisation, l'enfance, la frontière, la propriété, la guerre etc.